

Un cri trop grand de Gabrielle Poulin ou le difficile détachement de l'enfance

Adrien Thério

Numéro 21, printemps 1981

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40309ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Thério, A. (1981). Compte rendu de [Un cri trop grand de Gabrielle Poulin ou le difficile détachement de l'enfance]. *Lettres québécoises*, (21), 51–51.

UN CRI TROP GRAND



de Gabrielle Poulin

ou le difficile détachement
de l'enfance

Québécois. Godin étant devenu député, il n'a plus affaire à moi et Dostie a toujours bloqué mon livre pour une raison légale, parce que *comme la peau d'un rosaire* n'était pas encore épuisé. Je comprends pourquoi il ne l'était pas : il l'a toujours gardé dans sa cave pour qu'il ne le soit pas.

Alors Victor-Lévy Beaulieu m'a demandé un inédit. Je me suis fait un « malin plaisir » de passer *comme la peau d'un rosaire* remanié parce que légalement je ne pouvais pas l'inclure dans mes *Oeuvres poétiques complètes*. Donc, j'ai déconcentré le texte. J'ai écrit un autre texte, mais c'est *comme la peau d'un rosaire*. Ça, c'est un bonjour à Dostie.

A.D. — Que penses-tu du sexe comme outil révolutionnaire ?

D.V. — C'est la base de l'outil révolutionnaire. Pour moi, il n'y a rien qui se fait sans sexualité. La non-sexualité, c'est le fascisme.

A.D. — Quels sont les relations de Denis Vanier avec la société ?

D.V. — Une relation d'impuissance. De frustration. D'indifférence qui s'instaure peu à peu et pendant ce temps-là, je fais ce que je peux.

A.D. — Où es-tu rendu en littérature ?

D.V. — Je suis rendu à la stricte perfection comme dit Nicole Brossard : un sujet, un verbe, un complément. Le fascisme explicite. La violence évidente. Le sexe obligatoire. Le machisme selon ce qu'en croit savoir Straram. La sexualité, ce que croit en croire Basile. L'évidence même de ce que moi je pense. □

Beaucoup de gens n'ont jamais pu revivre leur enfance pour une raison très simple : c'est qu'ils sont incapables d'ouvrir les portes qu'on referme derrière soi, chaque fois que la vie nous emporte dans un nouveau tourbillon. Gabrielle Poulin, elle, revient sur ses pas, ouvre toutes ses portes les unes après les autres, et reprend possession des bords de cette rivière qui coule tout près de la petite maison blanche qui a abrité son enfance.

Jeune institutrice qui attend ses nouveaux élèves, elle se perd soudain dans le rêve qui l'entraîne malgré elle dans ce labyrinthe qui va lui donner accès au pays merveilleux de la pureté et de la tendresse, en compagnie de tous ces parents qui ont guidé ses premiers pas et lui ont permis de se créer un monde à elle, en compagnie de ses trois poupées qui vivent presque au même rythme que les enfants et les grandes personnes.

Mais finalement les heures de la vie blesseront, briseront ces poupées aux

quelles il faudra bien dire adieu, avec un regret immense. Adieu à la maison blanche, adieu à la rivière qui coule transparente derrière la maison et dans laquelle on aperçoit les poissons folâtrer... Un jour viendra où non seulement toute l'enfance basculera dans la mémoire antérieure mais où il faudra entrer dans l'adolescence. Ce sera douloureux. Tellement que ce cri qu'elle voudrait faire sortir d'elle quand elle s'entend traiter de « vicieuse », restera prisonnier dans sa bouche, dans son corps, dans son âme. Et ce ne sera que très lentement, après un séjour à l'hôpital où elle essaiera de se reprendre en main qu'elle pourra de nouveau affronter le monde. Comme par hasard, elle se trouve de nouveau, avec les enfants qu'elle attend, ce premier jour de classe, en face d'une autre enfance.

Peut-on vraiment se détacher de son enfance ? En tout cas, les bruits de fêlure ici font mal à entendre.

Adrien Thério